



Extrait du micropolitiques des groupes

<http://micropolitiques.collectifs.net/Auto-dissolution>

Auto- dissolution

- entrées -

Date de mise en ligne : mercredi 7 novembre 2007

micropolitiques des groupes

Au début des années quatre-vingts, René Lourau, sociologue français, publia un livre intitulé *L'Auto-dissolution des avant-gardes* [1]. Le bilan qu'il tirait des années soixante-dix était le suivant : à force de vouloir se pérenniser, les groupes engendrent des phénomènes de bureaucratisation qui annihilent leurs capacités créatrices. Face à ce constat, il propose que les collectifs inscrivent dans leurs agendas l'arrêt ou l'auto-dissolution. Histoire, selon lui, de relancer la création.

Quelques années avant, en 1970, F. Guattari tirait aussi à boulets rouges sur ces avant-gardes : « À quoi ça servirait, par exemple, de proposer aux masses un programme antiautoritaire contre les petit chefs et compagnie, si les militants eux-mêmes restent porteurs de virus bureaucratiques. » Les groupes « ont un travail analytique à mener sur eux-mêmes autant qu'un travail politique à mener à l'extérieur. Sinon, ils risquent toujours de sombrer dans cette folie des grandeurs qui fait que certains rêvent tout haut de reconstituer le « parti de Maurice Thorez » ou celui de Lénine, de Staline ou de Trotski [...] ». Et il ajoute que le « critère d'un bon groupe est qu'il ne se rêve pas unique, immortel et signifiant [...] mais se branche sur un dehors qui le confronte à ses possibilités de non-sens, de mort ou d'éclatement, en raison même de son ouverture aux autres groupes. [2] »

Cette idée de « l'arrêt », de « l'auto-dissolution » ou de la « finitude » peut donc avoir au moins deux effets pratiques. D'abord, ce parti pris nous allège du rapport moral à la question de l'éternité. Nous ne sommes plus obligés de porter sur nos épaules ce devoir, laïque ou pas, de nous maintenir au coeur de chacune de ces causes que nous avons un jour épousées ou au sein de ces groupes que nous avons rejoints, ni même, dans la foulée de ce mot d'ordre ouvriériste, de nous contraindre quel qu'en soit le prix à devoir « maintenir l'outil » que nous avons créé. Ensuite, cette ouverture à la possibilité de mettre fin à l'aventure collective offre l'opportunité d'aborder le projet et l'engagement de chacune à partir d'un point de vue inhabituel, ce qui peut susciter des paroles peu coutumières : « Mais moi, je trouve ici de quoi me réaliser. » « Pour ma part, arrêter me ferait peur, j'aurais peur de l'isolement. » « Je suis ambivalent : d'un côté, j'apprécie partager un certain nombre de choses avec vous, mais d'un autre, je sens un poids, une lourdeur. »

Placer la question de l'arrêt ou de la dissolution comme manière éventuelle de s'alléger la vie et de désaxer le point de vue, de sortir de l'évidence d'être ensemble, voilà quelques effets qui peuvent s'avérer intéressants. Mais cette conception de l'arrêt ou d'une fin à se donner nous laisse un goût de trop peu, une saveur trop linéaire. On a presque l'impression d'un jeu de dupe. Quoi qu'il arrive, l'avenir d'un groupe serait déjà écrit à son commencement : il irait vers une déchéance certaine. Que devient alors le processus avec ce genre d'idée ? Si, en tout état de cause collective, je connais déjà la fin, pourquoi commencer ?

Le début ou la fin

Il nous semble que cette perspective est rivée sur un point de vue, celui du triomphe redondant et quasi inéluctable des forces réactives : bureaucratisation, conservation, adaptation... Or, si on suit Nietzsche, ces forces l'ont emporté en coupant les forces actives de ce qu'elles peuvent : s'approprier, s'emparer, subjuguier. « S'approprier veut dire imposer des formes, créer des formes en exploitant les circonstances. [3] » Ou encore l' « actif » désigne cette énergie capable de transformation.

Le problème est là. À suivre René Lourau, on en est réduit à n'envisager les possibilités pour un groupe de se transformer que par le passage à un acte d'auto-dissolution, c'est-à-dire par la clôture d'une expérience. Mais pourquoi faudrait-il qu'il soit mis fin à une expérience pour que se produisent les possibilités de sa transformation ? Pourquoi cette capacité de se transformer ne peut-elle pas se penser dans le processus même qui innerve le projet, c'est-à-dire dans son milieu ? La réponse est peut-être toute simple : Lourau ne pense pas les groupes à partir de leur milieu, de leurs devenir possibles, de leurs mutations mais à partir soit d'une vérité qui les fonde, soit d'une finalité à réaliser, deux termes qui écrasent, réduisent et binarisent les processus. Lorsque l'on diminue ainsi l'espace de respiration des groupes, ceux-ci peuvent difficilement éviter de suffoquer, de se fatiguer et de n'entrevoir qu'une ou deux portes de sortie : la « fuite individuelle » et l'arrêt collectif.

Deux cas de figures illustrent cette approche.

Dans le premier, le groupe conçoit sa pratique à partir d'une fin, d'une mission à remplir, d'une cause à défendre ou, comme on dit parfois dans ces cas-là, d'une finalité [4] à atteindre. Son chemin est tendu vers ce point. Il n'arrêtera pas tant qu'il ne l'a pas atteint. Il construit ses critères à travers autant de bornes (de « buts ») et d'objectifs intermédiaires, rapportés à cette fin désirée, définie par anticipation et rationnellement en termes de stratégies et de tactiques. Et logiquement, l'ultime borne est l'accomplissement du groupe : « Enfin, la révolution ! Mais qu'allons-nous devenir ? On prend le pouvoir, pardi, et on se protège de la réaction ! » Histoire sans fin... irrémédiablement [5].

À côté de cette première figure qui envisage son expérience par la fin, nous en avons une seconde qui, si elle garde cette idée d'un possible à réaliser, la rapporte cependant à un commencement. Son histoire, son expérience collective, réclame un point de départ qui soit comme l'affirmation d'une rupture définitive avec un passé. Elle exige un fondement qui marque le commencement d'une nouvelle histoire. Ils proclament, ou du moins ils pensent : « Nous, nous avons commencé ! » La vérité n'est plus seulement dans un futur à réaliser, elle se veut déjà présente, à l'oeuvre dans le projet en cours. Rapidement, le problème devient moins d'y arriver que de continuer, encore et toujours, le chemin défriché par les fondateurs. Pour ce faire, un pacte se noue, qui trace une ligne entre un « nous » qui effectuons cette nouvelle histoire et un « eux » qui n'en sont pas ; « l'authenticité de l'être » devient le critère de ce partage.

Dans ces deux cas de figures, le mouvement « interne » du groupe n'est pas saisi par et pour lui-même mais à partir de points abstraits et extérieurs à la vie du groupe, des critères transcendants qui quadrillent et façonnent les processus. L'un dit : « Ce que nous faisons, nous le devons à un commencement, à un fondement originel. C'est lui qui nous oriente pour le futur. » L'autre rétorque qu'il n'en est rien, que « ce qui importe n'est pas d'où nous venons mais où nous devons arriver. C'est la fin qui nous oriente et justifie notre trajet. » Malgré leur apparente opposition, un mot réconcilie ces deux postures, c'est le mot être. D'un côté, on entend : « Nous avons à retrouver l'être perdu » ; de l'autre, on déclare : « Nous avons à créer un être nouveau. »

Difficile alors de sentir et de penser les mutations, les devenir à l'oeuvre et les passages qui se produisent au sein du corps collectif. Et, à défaut de les voir venir, on se retrouvera un beau jour devant un nouvel impensé, celui où s'exprimera le désir d'arrêter l'aventure collective, en tant qu'elle constitue finalement une tentative d'ordonner et de fatiguer la vie. La proposition de R. Lourau nous semble donc légèrement réactive et restrictive. Restrictive, dans le sens où il généralise à l'ensemble des pratiques collectives deux types de conceptions. Et réactive en ce que le groupe n'est pas pensé à partir de ses forces et de leurs rapports mais à partir de la victoire, après coup, d'une de ses forces qui coupe le groupe de ses possibilités.

La bureaucratisation, par exemple, est un des devenir possibles mais tous les devenir possibles ne se réduisent pas à ce phénomène. Et enfin, cette proposition de l'auto-dissolution ne nous dit rien sur le type de groupe qui renaîtra suite à ce mouvement. S'il advient un nouveau collectif tout aussi convaincu de ses vérités que le précédent

et ne pouvant penser sa démarche qu'à partir d'elles, on peut se demander si cela sert à quelque chose de s'auto-dissoudre ou plus précisément : combien de dissolutions nous faudra-t-il avant d'avoir un groupe « actif » ?

Passage : la « mue »

Prenons maintenant un autre point de vue sur cette idée d'arrêt et situons-le pour commencer dans un type de pratique collective. Ici, l'important se situe dans les processus en cours et dans les manières de les raccorder entre eux. Une direction existe mais elle est secondaire par rapport aux trajets. Les critères sont liés aux affections de joies ou de tristesses et aux forces actives ou réactives rencontrées à même le chemin. C'est cela qui déterminera les poursuites, les bifurcations et les passages à effectuer. On n'arrête ni ne commence jamais vraiment, on devient tout le temps autre chose.

D'un certain point de vue, la question de l'arrêt se pose aussi. Mais elle s'envisage à partir de ce qui est en train de se faire. Ainsi, si l'on estime que le processus entamé assèche, affecte tristement la pratique, on s'arrête pour prendre le temps d'en tirer une conclusion provisoire : ça ne marche pas ou plus trop sur ce chemin, alors branchons-le sur un nouveau et voyons ce que cela produit. On cherche en somme à créer des passages de proche en proche. Dans cette perspective, l'arrêt est un moment du processus, qui permet de recommencer de nouveaux agencements. Il est au milieu, ou dans les milieux du parcours, il fonctionne comme dispositif de repérage des limites, des impasses et des possibilités que nous ouvre le chemin.

Pour ce type d'approche, il y a néanmoins dans l'idée d'arrêt quelque chose d'un peu trop linéaire, de trop chronologique. À l'instar des reptiles, on préférera le vocable de « mue ». Au cours de la mue, le lézard change parfois radicalement de comportement, il devient irascible pendant que la couleur de sa robe se modifie. Sa mue achevée, quand il s'est défait de son ancienne peau, il se sent plus léger et retrouve l'appétit. Pour un groupe, c'est un peu la même chose : « On n'abandonne pas ce que l'on est pour devenir autre chose (imitation, identification) mais une autre façon de vivre et de sentir hante ou s'enveloppe dans la nôtre et la « fait fuir »... » [6](#)

« Moi, voilà comme je suis » est une aberration du point de vue du reptile. Mais il faut croire que cette considération reptilienne n'affecte pas le « moi » humain, individuel ou de groupe. Celui-ci ne muerait pas, il n'aurait le choix qu'entre se perpétuer ou se transformer du tout au tout. Avec ce genre de présupposés, on peut être sûr que le premier qui désire un peu autre chose, qui mue en somme, sera banni. Dans ces conditions-là, il n'est pas étonnant que le groupe ne puisse envisager sa propre transformation que sous la forme d'un « arrêt », donc d'une rupture, d'une scission ou d'une déglingue générale, coïncé qu'il est entre une image, une « représentation » de ce qu'il est (ou était), et une autre, de ce qu'il voudrait ou devrait être. Pas de milieu, pas de processus, pas de devenir, juste des points fixes à franchir, pour parvenir à l'ultime accomplissement, au rêve tant désiré.

Comme dit Deleuze, il nous faut savoir trahir « les puissances fixes qui veulent nous retenir, les puissances établies de la Terre. » Ce qui, ajoute-t-il, est différent de tricher : « Le tricheur, lui, prétend s'emparer de propriétés fixes, ou conquérir un territoire, ou même instaurer un nouvel ordre. Le tricheur a beaucoup d'avenir, mais pas du tout de devenir. Le prêtre, le divin est un tricheur, mais l'expérimentateur est un traître. » [7](#)

Du jeu

Maintenant, rien n'est figé, il y a toujours du jeu, de la marge possible : un groupe qui se pense comme éternel peut en arriver à devenir attentif aux détails de son existence et développer une sensibilité à la manière dont il construit son chemin. A contrario, un groupe qui expérimente avec patience et précaution peut tomber dans du faux-semblant, du trompe-l'oeil, se rigidifier et bloquer ses propres devenir. Rien n'est donné à l'avance. Il en est de même avec cette histoire de l'arrêt. S'il ouvre des pistes inédites et reconfigure de vieux agencements en leur redonnant un peu de souffle, alors allons-y. Mais si l'arrêt n'arrête rien et ne fait, par exemple, que perpétuer sous de nouvelles formes la lourdeur d'un passé, autant chercher autre chose.

Il reste qu'à « l'arrêt » on l'aura compris, nous préférons le « mouvement » et les « mutations ». Recommencer si le chemin s'épuise, expérimenter de nouveau là où nous avons arrêté : ça sent le renfermé dans le groupe, ça fritte régulièrement, on n'a plus envie de venir, - autant de critères -, alors essayons autrement. En se disant qu'il n'y a là rien de catastrophique, que l'on peut se tromper, et que se le dire, se l'avouer et le prendre en compte constituent les meilleurs préalables pour vouloir recommencer, ni au début, ni à la fin, mais au milieu, là où la vie se meut...

>> *Pour prolonger sur la question de la mutation des groupes, voir [Évaluer](#) et, sur leurs manières de cheminer, voir [Programmer](#) et [Détours](#).*

[1] R.Lourau, " L'auto-dissolution des avant-gardes " , éd. " Galilée " , Paris, 1980

[2] F.Guattari, " Psychanalyse et transversalité " , éd. " Maspéro " , Paris, 1970, p.283-284

[3] Deleuze, " Nietzsche et la Philosophie " , PUF, Paris, 1962, p.48

[4] Nous utilisons ici ce mot dans le sens d'une visée, d'une ambition ; dans certains cas, la finalité désigne plutôt les valeurs générales auxquelles le groupe affirme adhérer et dont il cherche à garantir ou à faire émerger la mise en pratique : la justice sociale, la solidarité, les droits de l'homme, l'égalité...Paradoxalement, dans ce type d'acception " idéale " , une finalité n'a jamais de ...fin.

[5] Ce " modèle " imprègne fortement les groupes politiques. Il est également largement répandu dans les écoles supérieures ou universitaires formant les divers types d'intervenants sociaux.

[6] F. Zourabichvili, "Le Vocabulaire de Deleuze " , éd. Ellipses, Paris, 2003, p.30

[7] G. Deleuze & C. Parnet, " Dialogues " , éd. Flammarion, Paris, 1996, p.52-53